Zeitschrift: Rote Revue : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft und Kultur
Herausgeber: Sozialdemokratische Partei der Schweiz
Band: 76 (1998)
Heft: 3

Artikel: Littératures : pour les Lumières et pour le cœur
Autor: Jaggi, Yvette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341418

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Littératures: pour les Lumières et pour le cœur

L'écrit, support irremplaçable, n'a qu'un défaut: la tendance à proliférer. Peu m'importe. J'empile joyeusement livres et imprimés en tous genres. Ces amas encombrants, qui composent mon paysage de travail, me rassurent et m'inquiètent en même temps: ils représentent à la fois tellement d'informations facilement accessibles et tant de connaissances insuffisamment exploitées.

Yvette Jaggi

Et pourtant, depuis mon adolescence, je ne me souviens pas d'avoir passé un jour sans lecture. Au début, je dévorais livres et journaux avec l'ardeur pathétique de celle qui considérait sa vue rapidement faiblissante comme un privilège menacé – risque majeur avant l'ère des audiocassettes. Menée en pensant toujours à cette cruelle éventualité qui ne s'est heureusement pas réalisée, la découverte passionnée des écrivains classiques et des auteurs contemporains a occupé une bonne partie de ma vie de gymnasienne et d'étudiante en lettres. Progressivement, les lectures se sont faites spécialisées et utilitaires, pour la thèse (en économie) d'abord, en relation avec mes activités professionnelles ensuite.

Enfin, pendant les dix-huit années de politique active, tant aux Chambres fédérales qu'à la Municipalité de Lausanne, j'ai avalé des centaines de milliers de pages de documents rédigés ou traduits en général sans grande préoccupation stylistique. Les auteurs de documents administratifs, de textes juridiques, de rapports techniques, de notes et analyses diverses ou de papiers politiques recherchent avant tout la clarté de l'exposé, éventuellement sa concision, l'efficacité du message, rarement son élégance. A force de fréquenter cette sorte de littérature, on risque fort de s'y adonner soi-même.

Dans ces conditions, le maintien d'une certaine qualité d'écriture demande de gros efforts pour des résultats bien aléatoires. Dans les nombreux textes que j'ai tenu à rédiger moi-même en vue d'une publication ou d'une présentation orale, j'ai tenté, avec un succès hélas inégal, d'éviter les formulations convenues, les négligences et facilités de tous ordres et surtout les expressions jargonneuses ou à la mode – dont l'idiome „politically correct" n'est que l'avatar actuel, greffé sur la langue de bois chère aux élus. Tout cela pour dire que, délivrée des contraintes du discours politique, j'ai la ferme intention de me ressaisir, un bon espoir d'y parvenir et le sentiment gratifiant de renaître un peu à la littérature. Le présent article constitue un premier essai dont je sens bien les limites; elles m'obligent à compter sur l'indulgence des lecteurs qu'il trouvera peut-être.

On m'a demandé des variations personnelles sur le thème des rapports entre les littératures suisses et la politique dans ce pays. Merci de mettre littératures au pluriel; car le plurilinguisme, qui contribue tant à la richesse culturelle et à la complication administrative, constitue une donnée déterminante pour les rapports entre, d'une part, les écrivains et leurs oeuvres et,

d'autre part, les élus et leurs lectures. Tout naturellement, les gens de la politique connaissent mieux les auteurs publiés dans leur langue. Or non seulement les marchés formés par chacune des quatre régions linguistiques sont tous plus ou moins étroits, mais les traductions demeurent fort coûteuses. En clair: seuls les plus grands auteurs acquièrent une notoriété nationale, après que leurs premiers succès à domicile (ou dans la capitale culturelle d'un pays voisin) leur aient valu de trouver à la fois un éditeur et des soutiens pour la traduction, la publication et la diffusion par dessus la Sarine ou le Gotthard.

Connue de longue date, cette difficulté rencontrée par les auteurs à franchir les barrières linguistiques a motivé, voici près de soixante ans déjà, la création de Pro Helvetia; cette Fondation suisse pour la culture a notamment pour mission première d'aider les artistes – et leurs oeuvres – à trouver aussi des publics par-delà les frontières intérieures, c'est-à-dire linguistiques. Mission particulièrement importante dans le domaine qui nous intéresse: en effet, les relations entre la littérature et la politique ne se vivent pas de la même manière dans toute la Suisse. La différence est en tout cas frappante entre les Suisse alémanique et romande – comme est frappante la méconnaissance de ce „Röstigraben" littéraire.

De fait, la capacité d'engagement manifestée par nombre d'écrivains alémaniques, y compris par les plus grands, contraste avec le „complexe d'Amiel" dont les auteurs romands sont réputés souffrir à l'image de l'auteur du prototypique et célèbre *Journal intime*, dont les quelque 16 000 pages attendirent un siècle leur première édition intégrale. D'un côté les Bichsel, Frisch, Dürrenmatt, Loertscher, Muschg et tant d'autres qui portent un regard critique sur la société et n'hésitent pas à entrer au moins occasionnellement dans le vif du politique. De l'autre des romanciers et poètes qui pratiquent de préférence l'introspection et le repli sur les affaires intimes plutôt que publiques. Non que les écrivains Romands aient boudé le Groupe d'Olten où se sont retrouvés Gaston Cherpillod, Yves Velan et Alexandre Voisard, bientôt rejoints par une quinzaine d'autres auteurs, dont par exemple Anne-Lise Grobéty, devenue par la suite députée socialiste au Grand Conseil neuchâtelois. Mais la littérature romande compte en toutes circonstances une majorité d'auteurs affirmant d'abord leur liberté et leur individualité d'artiste et revendiquant une autonomie parfois totale par rapport aux événements du monde – il faudrait dire d'un autre monde.

Dans ces conditions, la politique et la littérature ont largement pris congé l'une de l'autre dans la Suisse francophone. Et j'avoue pour ma part n'avoir guère trouvé de référent littéraire parmi les auteurs romands contemporains. Sauf, parce qu'il y a toujours des sauf, chez l'un ou l'autre des écrivains précités: je me souviens de la forte impression provoquée par le langage rugueux et véhément de Gaston Cherpillod dans *Le chêne brûlé* (1969), signé par un „Cherp" toujours prêt et prompt à dénoncer les infamies et les injustices vécues de fait ou de coeur. Et que dire, plus près de nous, des fictions cruellement significatives signées Yves Velan (*Soft Goulag*, 1977) ou Little Brother (*La routine infernale*, 1981). Dans la même filière décidément féconde, Daniel de Roulet donnait une autre fiction informatique, plus douce et romancée (*A nous deux, Ferdinand*, 1990).

La politique et la littérature ont largement pris congé l'une de l'autre dans la Suisse francophone.

Ceci dit, j'avoue avoir puisé mes références politico-littéraires en d'autres temps et lieux que dans la Suisse romande contemporaine. M'ont en effet impressionnée et inspirée surtout les écrivains-philosophes du siècle des Lumières, ainsi que les romanciers américains et français du milieu de ce siècle et, plus près de nous, certains auteurs alémaniques, Max Frisch et Niklaus Meienberg en tête.

Du XVIIIème siècle, dont les écrivains et penseurs ont préparé la Révolution bourgeoise en agitant les idées et les esprits, je

retiens celui qui me semble avoir poussé le plus loin à la fois la réflexion politique et l'expression artistique, et avoir préfiguré comme aucun autre le XIXème, en posant la question sociale (*Discours sur l'origine de l'inégalité*) et en anticipant le mouvement romantique (*Les Rêveries*, entre autres). Jean-Jacques Rousseau, qui se revendiquait citoyen de Genève, reste pour moi l'auteur le plus riche, de ses idées, de ses audaces comme de ses apparents désordres. Comme nombre de ses contemporains, il a suscité le débat, le scandale même; mais alors que les brillants essayistes et romanciers français du XVIIIème se trouvent depuis longtemps rangés aux sages côtés des classiques, Rousseau fait encore discuter: moqué par les uns, estimé par d'autres, moins nombreux sans doute, il n'a rien perdu de son originalité provocatrice. Ni, à mes yeux, de sa force de proposition et d'anticipation, qui en font à la fois un penseur important et un écrivain habile dans l'exposé démonstratif comme dans l'expression lyrique.

Je trouve légitime que les artistes, écrivains en tête, se mêlent de politique.

Eux-mêmes engagés politiquement, nombre d'auteurs contemporains m'ont fortement influencée, à commencer par les romanciers américains: John Dos Passos, Ernest Hemingway, John Steinbeck surtout et, plus récemment, Jack Kerouac ou Toni Morrison. Du côté français, je dois beaucoup à l'André Malraux militant, romancier, historien de l'art et même au ministre, à l'aviateur-philosophe Antoine de Saint-Exupéry, à Simone de Beauvoir bien sûr et à Jean-Paul Sartre, au Camus essayiste, du *Mythe de Sisyphe* (1942) au grand *Discours de Suède* (1957), à Georges Perec, découvert dès son premier roman, inoubliable, *Les choses* (1965). Tous ont disparu; de leur vivant, ils avaient forcé les portes de La Pléïade ou celle de l'Académie Nobel – hormis le dernier cité; tous ont marqué plusieurs générations, bien avant 68, et gardent encore des foules de jeunes lecteurs.

Il m'est difficile de résumer ce que je ressens à propos de ces écrivains, dont toute l'oeuvre m'aura passionnée, contrairement aux auteurs dont on ne garde qu'un ou deux titres en mémoire ou en bibliothèque. Malraux et les autres restent, eux, des exemples de lucidité et de courage, des sources de force et de conviction. Leurs exigences les plus sévères, leurs critiques les plus radicales, leurs pages les plus noires m'ont toujours paru stimulantes, riches, déterminantes. Et quand le sens trouve à s'exprimer dans une langue juste, belle, poétique, ma joie de lectrice est à son comble.

Sauf exception, cette joie demeure réservée à la version originale d'un texte littéraire, celle qu'a voulue son auteur; rares sont en effet les traducteurs assez habiles pour faire oublier leur difficile travail. Aussi bien, les textes qui m'ont politiquement le plus impressionnée, je les ai tous découverts en allemand: ainsi de l'*Homo faber* au *Palaver* de Max Frisch, des *Liebesgeschichten* aux plus récents articles d'Adolf Muschg, des *Abwässer* au *Waschküchenschlüssel* d'Hugo Loetscher, sans oublier ces exquis morceaux de bravoure helvétique intitulés *Des Schweizers Schweiz* de Peter Bichsel, *Tell ins Museum* de Kurt Marti ou le *Diskurs in der Enge* de Paul Nizon.

Ce dernier texte mérite une mention à part, dans la mesure où je ne lui connais pas de traduction ni de correspondant en français – sauf à lui opposer le *Besoin de grandeur* exprimé par Charles-Ferdinand Ramuz en 1937, dans un autre temps et dans un tout autre esprit évidemment. Dans le *Diskurs* de Nizon, dont le titre évoque d'ailleurs celui que Christoph Vitali a donné à la présentation de la Suisse à la Foire du Livre de Francfort 1998, je suis frappée de retrouver les constantes les plus fortes et les observations les plus justes à propos des cultures suisses. Sur l'étroitesse de son champ d'action, compartimenté de surcroît en quatre régions linguistiques, sur la nécessaire émigration des artistes, sur la difficile exportation des oeuvres, sur le rôle éminent des cantons et

surtout des villes où l'on pratique si activement les arts du spectacle vivant. Impossible d'oublier, parmi les notations les plus fines, la cruelle allusion à la „Necropolis helvétique", où l'on retrouve notamment les tombes de Rilke, Thomas Mann, Joyce, Musil, tous hommes du vaste monde devenus suisses vers ou après la fin de leur vie, comme si le sol suisse supportait mieux les artistes morts que les vivants ... De fait, l'officialité helvétique peine à tolérer certaines des critiques qu'elle-même s'attire, par exemple par sa pratique récurrente des célébrations militaires ou historiques. Il suffit de se rappeler le „petit livre rouge" de la *Défense civile*, à l'origine de la création du Groupe d'Olten ou, plus récemment, les manifestations „Diamant" pour le cinquantenaire de la mobilisation générale de 1939 ou encore les cérémonies du 700e en 1991. A chaque fois, nombre d'artistes et d'intellectuels ont rempli leur mission de critique sociale, exprimant tout haut des sentiments que beaucoup de citoyens partageaient tout bas. A l'inverse, en 1998, l'absence de telles voix discordantes à propos du 150ème anniversaire de la création de l'Etat fédératif moderne démontre que la Suisse sait aussi trouver le ton et les mots justes pour évoquer son passé, en toute lucidité et simplicité, sans sacrifier à la mythologie.

Je trouve légitime que les artistes, écrivains en tête, se mêlent de politique. Je trouve normal que leurs propos ne soient pas toujours compris (pensez au mot de Ben à Séville sur la Suisse qui n'existe pas!). Mais l'inévitable malentendu entre gens d'art et de politique ne doit pas aller jusqu'à la confusion des rôles; ainsi je refuse que les seconds instrumentalisent les premiers, les soutenant pour qu'en échange ils contribuent à redresser l'image de la Suisse. Je préfère que les artistes et les écrivains témoignent librement, disant le vrai et donc le beau, parlant à tous le langage qui va aux esprits comme aux coeurs.

Yvette Jaggi est présidente de Pro Helvetia et ancienne syndique de Lausanne.